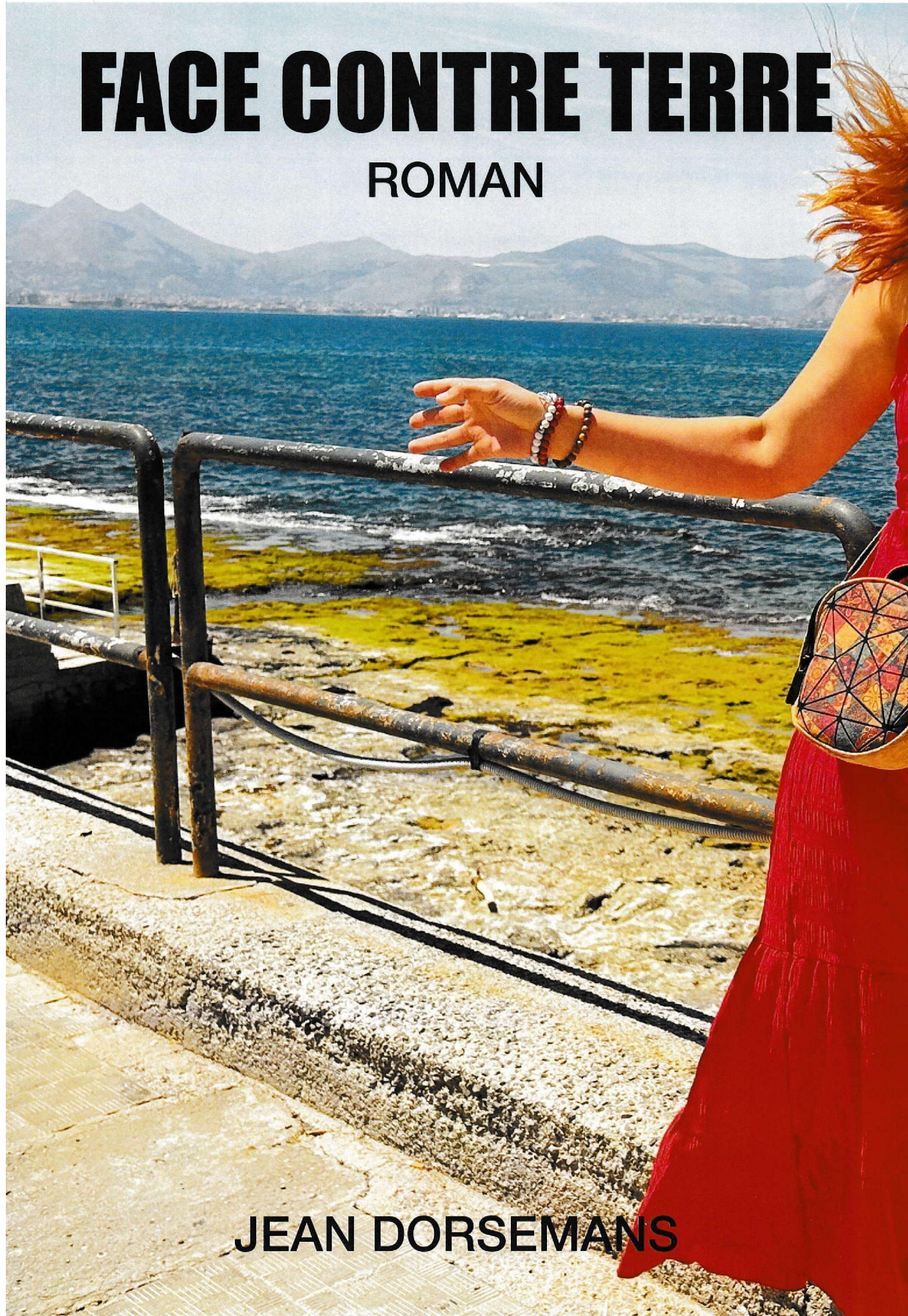


FACE CONTRE TERRE

ROMAN

JEAN DORSEMANS



Jean Dorsemans

Face contre terre

© Jean Dorsemans, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9026-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

LA RENCONTRE

« Billet s'il vous plait » !

Une voix froide déchira violemment mon sommeil. Le contrôleur SNCF se tenait devant moi, droit comme un piquet. Il me regardait chercher avec frénésie ma carte de transport et mon titre de séjour dans la poche intérieure de mon manteau.

Son œil inquisiteur scruta minutieusement les documents que je lui présentai. Il s'étonna qu'un Italien puisse détenir une carte d'étudiant de l'Ecole Normale Supérieure de l'Enseignement Technique de Cachan, tout en étant domicilié à Valbonne, dans les Alpes maritimes.

Il me rendit mes papiers en m'intimant l'ordre, de manière lapidaire, de changer de voiture à Bar-le-Duc, pour ne pas me retrouver à Varsovie.

Il me jeta un dernier regard suspicieux avant de disparaître.

Il était vingt-deux heures et le train entra en gare de Metz. J'arpentai les dédales de cette immense gare en portant cette lourde valise qui m'agressait à chaque mouvement.

Sous une pluie battante, je me recroquevillai tout en pressant le pas en direction du centre-ville. J'étais trempé comme une soupe au bout de quelques minutes. Mais, j'arrivai enfin à bout de souffle chez mon ami Pierre-Etienne, rue des Clercs : « Tu dois avoir faim, mon Giovanni ! Ma mère a fait des crêpes comme tu les aimes, avec de la cannelle.

Elle sait que demain, tu réussiras ton UV de rattrapage, pour valider ta maîtrise en droit.

Elle prie pour que ce ne soit qu'une formalité. »

Quel bonheur de se sentir attendu et choyé !

J'avais rencontré Pierre-Etienne quelques années auparavant. Nous fréquentions le même lycée. Nous nous sommes cooptés très rapidement jusqu'à devenir inséparables.

Sa mère, Monique, m'avait pratiquement adopté. Je pouvais me confier totalement. Je passai presque toutes les fins de semaine avec eux. J'étais entièrement pris en charge.

J'occupai une petite chambre qui donnait sur une terrasse qui surplombait la rue des Clercs. Monique me rappelait souvent que Pierre-Etienne avait eu de mauvaises fréquentations avant notre rencontre.

Mon arrivée dans leur foyer avait transformé son comportement. Nous faisions nos devoirs ensemble, nous partagions notre goût pour la musique au conservatoire de Metz.

Pierre-Etienne montrait des capacités extraordinaires à l'école, il était même devenu un virtuose au saxophone, pour le plus grand plaisir de Monique. Elle rayonnait de plaisir quand nous interprétions des standards de jazz.

Parfois elle faisait couler des larmes de joies sur son doux visage torturé par la disparition du père de Pierre-Etienne. Elle me considérait comme son deuxième enfant.

Elle m'avoua qu'elle ne voulait pas rencontrer ma famille, de peur d'être jalouse de ma propre mère !

Elle avait peur de me perdre ...

Après mon épreuve de droit commercial, je fis le déplacement jusque dans la

Vallée de la Fensch.

La noirceur des rues de Florange, salies par les déjections des hauts fourneaux, contrastait avec le visage lumineux de ma mère, Vincenza, qui pleurait de bonheur sur le seuil de la porte de cette grande maison en me lançant : « *Giova ! finalmente, ti fai vedere ! Ma, tu hai perso peso* » (Giova ! Tu te montres enfin ! Comme tu as maigri).

Elle poursuivait en s'empressant : « Je veux que tu m'amènes ma petite-fille Stefanie. La petite a quatre ans maintenant ! Le temps passe trop vite sans elle ! Tu as des photos j'espère ! Tu ne peux plus m'empêcher de la voir, elle a aussi besoin de nous ! Et que ton père se taise ! ». C'est avec les larmes aux yeux que je la rassurai.

Depuis ma naissance, mon père, Antonino, m'avait catalogué comme étant « *diverso* » (différent).

Je lui ai tenu tête dès ma petite enfance.

À l'âge de quatre ans, j'ai assisté à une dispute particulièrement houleuse entre mes parents. Mon père voulut lever la main sur ma mère et je me suis interposé les bras en l'air, en lui disant les yeux dans les yeux : « la violence ne résout rien ! ».

Il fut choqué par mon interposition et baissa la tête devant ma mère pour lui demander son pardon.

Il est un fait que battre sa femme ou ses enfants était une pratique « normale » à cette époque, dans les années 1950. Le respect s'imposa d'un grand pas dans notre maison.

Depuis lors, il ne fit plus jamais usage de la violence dans sa famille. Mon père était une force de la nature.

Il n'avait, malheureusement, peur de rien...

La répartition du travail dans la campagne sicilienne se faisait tôt le matin sur la place du marché.

Les ouvriers se tenaient côte à côte sur le trottoir. Les riches propriétaires choisissaient les journaliers en les touchant avec leur cravache.

Mon père avait essayé de leur faire comprendre que s'ils s'unissaient en

choisissant un représentant, ils pourraient essayer d'améliorer leurs conditions de travail. Il haranguait les jeunes du village tous les matins. Ses sermons étaient mal perçus.

Mon père fut agressé une première fois par des sbires et traîné jusqu'au tribunal d'Agrigento, où il fut condamné à sept jours de prison !

À son retour, il reprit son combat soutenu par des camarades et quelques semaines plus tard, il fut retrouvé inconscient dans un fossé à la sortie du village. On l'avait roué de coups. Le plus douloureux pour lui était d'avoir reconnu son meilleur ami comme l'assaillant !

On lui avait clairement fait comprendre qu'il devait partir du village. Sa vie était menacée.

Il quitta sa Sicile natale en 1953 pour le Canada, mais au dernier moment il se ravisa pour suivre son meilleur ami dans l'est de la France. Ma mère et mes deux frères aînés l'ont rejoint en 1957.

Mes grands-parents m'ont pris en charge dès ma prime enfance. J'ai construit mon identité grâce à leur chaleur et tout l'amour qu'ils déversaient sur moi !

Les relations avec mon père étaient plus que conflictuelles, car j'ai toujours eu l'impression qu'il me délaissait. Mais, ses marques d'amour profond se traduisaient par des coups de tonnerre. Même dans la pire de nos altercations, c'est l'affection qui sourdait de son cœur. Il ne pouvait s'empêcher de montrer, au fond de ses yeux clairs, tout l'amour ineffable qu'il portait à chacun de ses enfants. D'ailleurs, il était resté lui-même un enfant.

Mes frères, avec lesquels je pouvais parfois me sentir complice, me saluaient invariablement en levant les yeux au ciel, par un : « Tiens, voilà l'anarchiste ! ».

Il fallait qu'ils me comparent, qu'ils me bousculent, qu'il se mesurent à moi, tels des lionceaux qui se mordent et s'amuse pour apprendre à survivre dans la jungle.

On entrait justement toujours dans une sorte de « sauvagerie » dès que l'on abordait un sujet politique. Leurs railleries concernant Mitterand me rendaient fou ! Ils s'amusaient à me décontenancer jusqu'à faire semblant d'en arriver aux mains. Cela se terminait toujours par des éclats de rire. J'aurais tant voulu passer

plus de temps avec eux.

Assurément, nous chanterions au moins une fois *Ti amo* de Umberto Tozzi, Je serais bien sûr le guitariste, mon père le vocal et ma mère la percussionniste avec son jeu de tambourin.

Nous parlerions ensuite d'Alessandria della Rocca, notre village natal perché sur une montagne brulée par le soleil de la province d'Agrigente.

Ma mère adorait chanter. Elle chantonnait du matin au soir pour « remercier les anges » me disait -elle.

Ce sont ses trois années passées au collège de Palermo qui lui ont permis d'apprendre le latin. Plutôt que de se lancer dans des études supérieures, elle choisit de retourner au village.

Elle était si connue pour son érudition qu'elle était souvent appelée pour résoudre des litiges. Sa maîtrise du latin lui conférait des lettres de noblesses. Ma mère n'avait qu'un seul but : le bien être de son mari et de ses enfants.

Malgré son sourire enchanteur, elle aurait tué pour défendre sa famille.

Elle était petite et légère. Ses yeux bruns, ses cheveux noirs et son teint halé lui donnaient un air rayonnant de santé et de vitalité.

Elle ne tenait pas en place. Elle travaillait d'arrache-pied.

Malgré tout, elle s'octroyait une heure de lecture tous les soirs.

Parfois, elle nous lisait des contes italiens et nous restions tous à l'écouter jusqu'à la nuit tombée. « Cela vous permettra d'avoir des rêves de gloire » : nous susurrant-elle.

Je retrouvai avec un bonheur indicible la chaleur du foyer, le regard de mes frères, la réprobation permanente de mon père qui s'amusait à me répéter cette phrase fatidique : « *vent'anni di studio, 20 anni sprecați* » (Vingt ans d'études, vingt ans perdus).

Les petites disputes, les petites rancœurs, les petites joutes verbales et musicales, les petits bisous, mais quel bonheur !

Me sentir partie prenante de ma famille était un plaisir inégalé. Ces moments intenses rattrapaient le temps perdu. Je n'avais rejoint définitivement mes parents en France, qu'à l'âge de quatorze ans. En quittant le collège de Palermo, je laissais derrière moi un environnement ensoleillé et joyeux pour m'engouffrer dans une région française au climat difficile.

Malgré tout, j'eus la chance d'accéder à la culture française. Je me suis plongé dans les études et j'adorais lire. Je me suis intéressé à la vie de Leonard de Vinci. J'ai étudié toutes ses inventions dans les détails.

La résolution de problèmes de tout type m'enivrait. Je passais des nuits à essayer de comprendre les textes de Freud en français.

Je voulais tout savoir ...

Mon frère aîné me conduit à la gare de Thionville. Il me raccompagna jusqu'au train. Il me serra dans ses bras : « Bravo pour ta maîtrise, Giovanni. Tu vas réussir à Paris mon frère. Ne nous oublie pas ! ».

Nous nous sommes quittés les larmes aux yeux.

Et c'est avec mon certificat de réussite de l'Université de Metz que je quittai mon passé pour me retrouver dans mon petit studio de 20 m² de la rue Leneveux dans le 14^e arrondissement de Paris.

J'avais choisi de faire le trajet à pied, depuis la gare de l'Est, encombré par deux valises et un sac à provisions confectionné par ma mère. Ce sac me déchirait l'épaule tellement il était lourd !

Je pris le temps de m'installer dans mon minuscule appartement au loyer à prix modique.

Je rangeai méticuleusement mes affaires. Et puis, je me suis obligé à rendre ce petit espace le plus propre possible.

Je constatai avec étonnement qu'un courrier de la gendarmerie m'attendait dans ma boîte à lettres.

Il s'agissait d'une convocation pour le samedi 5 septembre 1981, à dix heures, à la mairie du 14^e. Le maire m'invitait à récupérer mes papiers français, suite à ma demande de naturalisation. J'étais soulagé !

Je passai ma soirée à classer tous mes cours, à planifier mon travail, à organiser mes rangements. C'est vers 11 heures que je plongeai dans mon lit pour m'endormir du sommeil du juste.

C'est le cœur léger que ce samedi, je me dirigeai jusqu'à la place Ferdinand

Brunot pour me présenter au bureau de l'état civil.

Ma vie bascula soudainement lorsque le maire me délesta de mon passeport italien et de ma carte de séjour. Il me félicita, soulignant que désormais je pourrais devenir fonctionnaire français.

Je tombais de Charybde en Scylla !

Le fonctionnaire qui avait reçu ma demande de naturalisation avait jugé utile de franciser mon prénom : de Giovanni, je devenais Jean et de surcroît, j'étais déchu de ma nationalité italienne, car je n'avais pas honoré mes obligations militaires en Italie. L'agent qui me remit ma carte d'identité me vit m'effondrer sans connaissance. Un gendarme souriant me réveilla en me questionnant gentiment : « Ça va aller jeune homme ? C'est le choc de devenir français qui vous trouble ? Vous voulez qu'on appelle un médecin ? ». Je ne répondis que par un signe de la tête.

On m'installa sur un siège et on m'obligea à boire de l'eau sucrée, le temps que je reprenne mes esprits. Je réussis tant bien que mal à rentrer chez moi complètement désarçonné en tenant fermement mes nouveaux papiers comme un trophée.

Je pouvais enfin intégrer l'ENSET (École normale supérieure de l'enseignement technique) à la rentrée.

Quel soulagement !

J'avais enfin touché mon but d'intégrer l'Education Nationale.

Avant d'entreprendre quoi que ce soit, j'avais besoin de connaître les horaires de train pour Nice. Je devais planifier dans le détail mes dates de retour pour Valbonne. Mon épouse, Caroline, attendait ces informations avec impatience.

Je me suis rendu à la Gare de Lyon d'un pas léger. Je goûtai à la fierté d'avoir atteint mes objectifs tout en sifflotant « una lacrima sul viso » de Bobby Solo.

Une employée SNCF m'informa fierté que les temps de trajet seraient réduits grâce à la mise en place d'un train à grande vitesse. Elle prit le temps de me renseigner avec beaucoup de détails. Elle essayait vraiment de me convaincre de